

confection, boulanger; quoi encore! conducteur de mules, mineur, potard, tapissier et peintre d'art, cuisinier, ingénieur, etc. La variété de ces occupations, dont il nous parle avec un certain humour, la facilité avec laquelle il s'adapte aux circonstances, dénotent au moins une dose appréciable de philosophie, et s'il n'a pas fait fortune, du moins montra-t-il de la bonne volonté et de certaines aptitudes. Mais il y en a d'autres, qui n'ont pas tant de faconde, ni de chance. Il cite un garçon qui partit comme artiste lyrique et finit marmiton. Il est vrai qu'il levait un peu le coude, ce qui peut nuire dans la carrière, même dans l'Amérique méridionale.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Les Ecrits nouveaux : notice sur Amédée Guibert, japonisant; 3 chansons populaires du Japon. — *La Revue de Genève* : un ballet de Descartes pour « La naissance de la Paix ». — *La Revue de Paris* : l'impératrice Eugénie, Stendhal, Rachel, l'empereur, d'après M. Augustin Filon. — *Les Lettres* : cruauté des Américains blancs contre les noirs, la question noire aux Etats-Unis. — *La Renaissance* : Rabindranath Tagore et le nationalisme hindou. — Memento.

Les Ecrits nouveaux (août) publient des « chansons populaires japonaises », traduites par Amédée Guibert, que M. Valéry Larbaud présente ainsi aux lecteurs de la revue :

Jacques-Amédée Guibert est né à Gréaux-les-Bains (Basses-Alpes), en 1867. Il acheva ses études à Paris et entra, à l'âge de dix-huit ans, à l'École des Langues orientales. De 1886 à 1891 il suivit de très près le mouvement littéraire qui se formait alors dans l'entourage de Stéphane Mallarmé, fut lié avec Charles Cros et fréquenta Verlaine, qui cite de lui un sonnet dans ses *Poètes maudits*. En 1891, il fut nommé interprète à la légation française de Tokio. Il revint à Paris en 1898, rapportant un certain nombre de traductions d'écrivains japonais du seizième siècle. Il les lut à ses amis, mais il les laissa inédites. Il rentra à Tokio en 1900 — cette fois-ci avec rang de vice-consul — et y resta jusqu'en 1905. Il fut ensuite nommé à Hong-Kong, puis à Pakhoï (1906-1916). Il est mort à Alicante (Espagne) en décembre 1919. Son œuvre personnelle, dont le sonnet cité dans *les Poètes maudits* est un bon échantillon, demeura manuscrite, ou dispersée dans de petits journaux français d'Extrême-Orient. Toutes ses traductions du japonais sont inédites. Les chansons populaires japonaises qu'on va lire sont extraites d'un manuscrit d'Amédée Guibert confié à l'éditeur par M^{me} veuve Guibert. Chaque division de ce manuscrit comprend : le

texte d'une chanson japonaise; la transcription de ce texte en lettres latines; la notation musicale de l'air; la traduction française du texte; et enfin des notes philologiques et grammaticales. Venant d'un lettré qui connaissait, comme peu d'Européens la connaissent, la littérature japonaise, et d'un lettré qui fut ami et disciple des Mallarmé, des Verlaine et des Charles Cros, ces traductions présentent un intérêt évident.

Nous donnons, ci-après, trois de ces dernières :

FLEURS ET LUNE

La vue des fleurs emplit le cœur d'une joie très vive, et cette joie du cœur, c'est le bienfait des fleurs.

La vue de la Lune donne le calme au cœur; et ce calme du cœur, c'est le bienfait de la Lune.

Soyons attirés par la vue de ce qui est bien; écartons nos regards de ce qui est mal. Il est dit : celui qui manie du vermillon se teindra en rouge.

NUIT DE PRINTEMPS

Le cri des oies sauvages — qui s'évanouit dans la brume — et le son de la flûte que l'écho répète faiblement — sont la preuve de l'harmonie qui règne — dans l'Auguste Nation bien gouvernée.

Aux clartés crépusculaires — du délicieux printemps, — après avoir allumé leurs feux, — les hommes de l'antiquité — étaient réjouis à l'heure de minuit — par la vue du même spectacle.

Le monde a, je pense, — des aspects bien divers; — mais quel est l'homme qui niera — qu'autrefois comme aujourd'hui — les fleurs répandaient leurs parfums — en s'épanouissant?

VÉNÉRONS CE QUI EST ÉLEVÉ

Vénérons ce qui est élevé. — Si je pense au temps écoulé, — depuis que, dans le jardin de la science, — j'ai reçu les bienfaits de mon maître. — Oh! combien lointain est-il, ce temps! — Et maintenant, hélas, voici la séparation. — Adieu!

Oh, n'oubliez pas, même après la séparation, — le bienfait de votre mutuelle amitié — du temps passé. — Appliquez-vous avec zèle, — à grandir votre personne et votre nom. — Et maintenant, hélas, voici la séparation. — Adieu!

Le temps des années écoulées — où soir et matin vous aviez l'habitude — du chemin de l'école, — où l'on vous apprenait les exemples — de la blanche neige accumulée — et de la lumière des vers luisants (1).

(1) Allusion à la vieille légende chinoise du sage Souko et du philosophe Riuto. Tous les deux très pauvres, ils étudièrent en se servant, le premier, de vers luisants pris dans un filet, en guise de lumière; le deuxième, de l'éclat de la neige accumulée [A. G.]

— ne l'oubliez jamais! — Et maintenant, hélas, voici la séparation. —
Adieu!

§

La Revue de Genève (août) a la bonne fortune, dès son n° 2, de publier du Descartes inédit en France : *La naissance de la Paix*, « ballet dansé au Chateau Royal de Stockholm le jour de la naissance de Sa Majesté ». On doit ce texte, nous apprend M. Albert Thibaudet, à « un jeune étudiant d'Upsal, M. Nordström », qui a retrouvé et identifié cet ouvrage. Peut-être cette découverte produira-t-elle celle de la comédie que Descartes écrivit également sur l'ordre de la reine Christine.

Cette strophe termine le « Récit chanté avant le Ballet » :

Célébrons donc cette Naissance,
Et remarquons en cete danse,
Où la guerre et la Paix estalent leur pouvoir,
Que Pallas a raison de penser que la guerre,
La meilleure qu'on puisse avoir,
Oste tousjours beaucoup des beautez de la terre,
Et que de nous donner la Paix
C'est le plus grand de ses bienfais.

Le dernier trait est d'une naïveté que l'on n'attendait même pas de Descartes courtisan. Il prête à « quelques fuyarts » que la Terreur Panique (un des personnages du ballet) a fait sortir de l'armée avant le combat, « ces accents remarquables » par quoi ils s'adressent « aux Dames » :

Nous nous sommes bien defendus.
Mais nous estions vendus.
Tous nos chefs n'ont rien fait qui vaille.
Tous les chams sont couverts de cors.
Tous les nostres sont morts.
Nous avons perdu la bataille.

Les ennemis sont icy pres.
Nous accourons expres
Afin d'estre vostre defense.
S'ils viennent nous leur ferons voir
Que nous avons pouvoir
De punir leur outrecuidance.

Mais « les volontaires qui se rendent au camp » parlent mieux. Ils savent que le but de la guerre est l'enlèvement « d'une très

belle et riche Dame » et ils n'ont pas d'illusions, quant à la part du combattant :

Et nous n'y cherchons que des coups,
Car la Dame n'est pas pour nous.

« Des soldats estropiez qui dansent la Septiesme Entrée » inspirent à Descartes ces vers d'un bon pacifiste :

Qui voit comme nous sommes faits
Et pense que la guerre est belle
Ou qu'elle vaut mieux que la Paix
Est estropié de ceruelle.

L'auteur, en son dégoût de la guerre, ne prête pas même aux « Goujats qui vont au pillage et dansent la Huictiesme Entrée » des sentiments de pleine satisfaction :

Nostre fortune est estimée
La plus heureuse de l'armée,
Car nous n'allons jamais aux coups.
Nos maistres combatent pour nous,
Et quand ils ont de l'avantage
Nous allons mieux qu'eux au pillage.
Mais quel butin que nous facions,
Quel profit que nous en tirions;
Nous ne devenons jamais riches,
Car nous ne sçaurions estre chiches :
Car nous dissipons sans jugement
Ce que nous gagnons promptement.

Estant un jour en l'abondance,
Et l'autre faisant penitence.
Nous avons tant de mauvais temps,
Et nous sommes si peu contens,
Qu'il faut avouer que personne
Ne peut trouver la guerre bonne.

Les « Paysans ruinez » la haïssent. Ils s'excusent de danser « la neufiesme Entrée » :

Nous pouvons assez assurer,
Sans avoir besoin de jurer,
Que la guerre nous est nuisible,
Mais on a sujet de penser
Que nostre cœur est peu sensible,
Lorsqu'on nous voit icy danser.